

6) Pour certains théoriciens, traduire serait « impossible ». Expliquez les arguments qu'ils avancent pour appuyer cette opinion.

7) La notion de « communication » a beaucoup influencé les traductologues contemporains. Expliquez comment.

CHAPITRE 4

LES THÉORIES DE LA TRADUCTION

À côté des approches qui désignent une orientation générale des études à partir d'un point de vue disciplinaire particulier (linguistique, sémiotique, pragmatique, communicationnel...), on trouve un certain nombre de théories spécifiques à la traduction. Les « théories » de la traduction sont des constructions conceptuelles qui servent à décrire, à expliquer ou à modéliser le texte traduit ou le processus de traduction. Même si ces théories peuvent être issues de cadres conceptuels existants, elles présentent

la particularité d'être exclusives, c'est-à-dire de proposer une réflexion centrée uniquement sur la traduction. À l'inverse des approches qui tendent à rattacher la traduction à des disciplines instituées, ces théories veulent renforcer l'autonomie et l'indépendance de la traductologie. Il n'en demeure pas moins que la nature même de la traduction en fait le champ par excellence des études interdisciplinaires. Nous présentons ci-après les principales théories connues de la traduction.

1. LA THÉORIE INTERPRÉTATIVE

La théorie interprétative de la traduction est connue sous la dénomination de « l'École de Paris » parce qu'elle a été développée au sein de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT, Paris). On la doit essentiellement à Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, mais elle compte aujourd'hui de nombreux adeptes et promoteurs en particulier dans le monde francophone.

À l'origine de cette théorie se trouve la pratique professionnelle de Danica Seleskovitch, qui s'est appuyée sur son expérience en tant qu'interprète de conférence pour mettre au point un modèle de traduction en trois temps : interprétation, déverbalisation, réexpression.

Ce modèle emprunte ses postulats théoriques aussi bien à la psychologie qu'aux sciences cognitives de son époque, avec un intérêt particulier pour le processus mental de la traduction.

La préoccupation centrale de la théorie interprétative est la question du « sens ». Celui-ci est de nature « non verbale » parce qu'il concerne aussi bien ce que le locuteur a dit (l'explicite) que ce qu'il a tu (l'implicite). Pour saisir ce « sens », le traducteur doit posséder un « bagage cognitif » qui englobe la connaissance du monde, la saisie du contexte et la compréhension du « vouloir dire » de l'auteur. À défaut de posséder ce bagage, il sera confronté au problème épineux de l'ambiguïté et de la multiplicité des interprétations, lequel problème risque de paralyser son élan de traduction.

Pour Seleskovitch, il s'agit avant tout d'un questionnement de la « perception » : d'une part, la perception de l'outil linguistique (interne) et d'autre part, la perception de la réalité (externe). Cela signifie que le processus de traduction n'est pas direct, mais passe nécessairement par une étape intermédiaire,

celle du sens qu'il faut déverbaliser. C'est un processus dynamique de compréhension puis de réexpression des idées.

Dans le prolongement de Seleskovitch, Jean Delisle (1980) a formulé une version plus détaillée et plus didactique de la théorie interprétative de la traduction, en ayant recours à l'analyse du discours et à la linguistique textuelle. Il a étudié en particulier l'étape de conceptualisation dans le processus de transfert interlinguistique. Pour lui, le processus de traduction se déploie en trois temps.

D'abord, la phase de « compréhension », qui consiste à décoder le texte source en analysant les relations sémantiques entre les mots et en déterminant le contenu conceptuel par le biais du contexte.

Ensuite, la phase de « reformulation », qui implique la re-verbalisation des concepts du texte source dans une autre langue, en ayant recours au raisonnement et aux associations d'idées.

Enfin, la phase de « vérification », qui vise à valider les choix faits par le traducteur en procédant à une analyse qualitative des équivalents, à la manière d'une rétro-traduction.

Dans *La Traduction aujourd'hui* (1994), Lederer intègre ces idées et présente une vue générale qui permet de saisir les tenants et les aboutissants du « modèle interprétatif ».

Trois postulats essentiels sont à la base du modèle (Lederer 1994 : 9-15) :

- 1) « tout est interprétation » ;
- 2) « on ne peut pas traduire sans interpréter » ;
- 3) « la recherche du sens et sa réexpression sont le dénominateur commun à toutes les traductions ».

À partir de ces postulats, Lederer (1994 : 11) résume les principaux acquis de la théorie interprétative de la traduction : « La théorie interprétative [...] a établi que le processus [de traduction] consistait à comprendre le texte original, à déverbaliser sa forme linguistique

et à exprimer dans une autre langue les idées comprises et les sentiments ressentis. »

On le voit : il s'agit d'un modèle interprétatif qui se déploie en trois temps et dont l'originalité réside principalement dans la seconde phase, dite de « déverbalisation », étape fondamentale s'il en est dans le processus de traduction.

Par son dynamisme, ce modèle constitue une remise en cause des approches traditionnelles fondées sur la distinction d'une étape de compréhension dans la langue source, à laquelle succède une étape d'expression dans la langue cible : « Défini de façon sommaire, l'acte de traduire consiste à "comprendre" un "texte", puis en une deuxième étape, à réexprimer ce "texte" dans une autre langue » (Lederer 1994 : 13).

Interpréter le sens d'un texte exige de préciser le niveau auquel on se situe : « Il faut dès le départ faire le partage entre la langue, sa mise en phrases, et le texte ; car si l'on peut "traduire" à chacun de ces niveaux, l'opération de traduction n'est pas la même selon que l'on traduit des mots, des phrases ou des textes » (Lederer 1994 : 13).

Cette distinction (mots, phrases, textes) amène l'École de Paris à distinguer deux types de traduction : « J'englobe sous l'appellation traduction linguistique la traduction de mots et la traduction de phrases hors contexte, et je dénomme traduction interprétative, ou traduction tout court, la traduction des textes » (Lederer 1994 : 15).

Pour Lederer, la véritable traduction n'est concevable que par rapport aux textes, c'est-à-dire dans le cadre d'un discours et en fonction d'un contexte : « La traduction interprétative est une traduction par équivalences, la traduction linguistique est une traduction par correspondances [...] la différence essentielle entre équivalences et correspondances : les premières s'établissent entre textes, les secondes entre des éléments linguistiques » (Lederer 1994 : 51).

Ces précisions terminologiques constituent un aspect essentiel de la théorie interprétative de la traduction. Lederer définit de façon rigoureuse

les outils conceptuels qui lui permettent de penser le processus de traduction : le « sens » et le « vouloir-dire » occupent une place centrale dans son modèle : « Le sens d'une phrase c'est ce qu'un auteur veut délibérément exprimer, ce n'est pas la raison pour laquelle il parle, les causes ou les conséquences de ce qu'il dit » (Seleskovitch). En conséquence, « La théorie interprétative de la traduction, corroborée par l'expérience, pose que ce sont les désignations

2. LA THÉORIE DE L'ACTION

La théorie actionnelle de la traduction a été développée en Allemagne par Justa Holz-Mänttari (1984). Dans le cadre de cette théorie, la traduction est envisagée avant tout comme un processus de communication interculturelle visant à produire des textes appropriés à des situations spécifiques et à des contextes professionnels. Elle est considérée de ce fait comme un simple outil d'interaction entre des experts et des clients.

Pour développer cette conception toute pragmatique de la traduction, Holz-Mänttari s'est appuyée sur la théorie de l'action et, dans une large mesure, sur la théorie de la communication. Elle a pu ainsi mettre en évidence les difficultés culturelles que le traducteur doit surmonter lorsqu'il intervient dans certains contextes professionnels.

L'objectif premier de la théorie actionnelle est de promouvoir une traduction fonctionnelle permettant de réduire les obstacles culturels qui empêchent la communication de se faire de façon efficace. Pour y parvenir, Holz-Mänttari (1984 : 139) préconise tout d'abord une analyse minimale du texte source qui se limite à « la construction et la fonction ». Pour elle, le texte source est un simple outil pour la mise en œuvre des fonctions de la communication interculturelle. Il n'a pas de valeur intrinsèque et est totalement tributaire de l'objectif communicationnel que se fixe le traducteur. La principale préoccupation de ce dernier doit être le message qui doit

des "choses" qui doivent être réexprimées ». Lederer (1994 : 90) ajoute en note : « De nos jours, on dit plus volontiers "réfèrent" que "chose" ».

En somme, la théorie interprétative de la traduction est cibliste en ce sens qu'elle accorde une attention particulière au lecteur cible, à l'intelligibilité de la traduction produite et à son acceptabilité dans la culture d'accueil.

être transmis au client et exclusivement ce message. Avant de décider de l'équivalence à employer, le traducteur doit penser le message dans la culture cible et évaluer à quel point le thème est acceptable dans le contexte culturel visé.

Dans cette perspective, l'idée de « profil textuel » joue un rôle central chez Holz-Mänttari. Ce « profil » est défini relativement à la fonction du texte dans les cadres génériques existant dans la langue source et dans la langue cible.

De ce point de vue, le traducteur apparaît comme le chaînon principal qui relie l'émetteur original du message à son récepteur final. Il est l'interlocuteur privilégié du client, envers lequel il a d'ailleurs une responsabilité éthique majeure. Holz-Mänttari (1986 : 363) explique longuement les qualités professionnelles requises et les éléments de formation nécessaires pour développer ces qualités.

Ainsi conçue, la théorie actionnelle de la traduction est, en réalité, un simple cadre de production des textes professionnels en mode multilingue. L'action du traducteur est définie en référence à sa fonction et à son but. Le texte source est envisagé comme un contenant de composants communicationnels, et le produit final est évalué en référence au critère de la fonctionnalité. Un cahier des charges précis définit d'ailleurs les spécifications du produit qu'est la traduction finale ; autrement dit, le but de la communication, le mode de réalisation, la rémunération prévue, les délais imposés, etc.

Bref, la fonction détermine l'ensemble du travail du traducteur. Celui-ci doit l'envisager d'une part, par rapport aux besoins humains dans la situation de communication visée et d'autre part, par rapport aux rôles sociaux dans la culture d'arrivée. Holz-Mänttari (1984 : 17) distingue au moins sept rôles en fonction des situations : l'initiateur de la traduction, le commanditaire, le producteur du texte source, le traducteur, l'applicateur du texte cible, le récepteur final.

Dans la succession de ces rôles, le traducteur est considéré comme un simple « transmetteur de messages » : il doit produire une communication particulière, à un moment donné et suivant un but précis. Mais il doit agir en tant qu'expert en interculturalité en conseillant le client commanditaire et, au besoin, en négociant avec lui le meilleur moyen d'atteindre son but.

Selon Holz-Mänttari, le traducteur doit prendre toutes les mesures qu'il juge utiles pour surmonter les obstacles culturels qui empêchent d'atteindre le but recherché. De plus, il se doit de négocier avec le commanditaire le moment opportun ainsi que les conditions les plus favorables pour diffuser sa traduction. Bref, le traducteur est responsable du succès comme de l'échec de la communication dans la culture cible, et Holz-Mänttari estime que ces exigences sont valables pour tous les types de produits culturels.

La traduction apparaît ainsi comme une activité téléologique prise dans un faisceau complexe d'actions et tributaire d'un objectif de communication global. Holz-Mänttari

ne se contente pas d'intégrer les éléments traditionnels qui entrent dans la définition de la traduction, tels que l'unité de traduction, le texte source ou le genre discursif ; elle prend en considération tous les composants de la communication interculturelle, en particulier le processus de production des textes dans chaque langue, le rôle de l'expert et la culture spécifique de chaque client.

Ainsi par exemple, la théorie actionnelle de la traduction préconise le remplacement d'éléments culturels du texte source par d'autres éléments plus appropriés à la culture cible, même s'ils paraissent éloignés des éléments originaux. L'essentiel est de parvenir au même but recherché dans le cadre de la communication interculturelle. C'est l'action seule qui détermine, en définitive, la nature et les modalités de la traduction.

Cette approche quelque peu radicale a été critiquée par plusieurs traductologues, y compris parmi les tenants de l'approche fonctionnelle comme Nord (1991 : 28). Ils lui reprochent notamment son déphasage par rapport à la réalité d'exercice du métier de traducteur qui ne peut pas toujours décider de tout. De plus, certains traductologues comme Newmark (1991 : 106) ont reproché à Holz-Mänttari le caractère jargonnel de son approche trop orientée vers le business et les relations publiques, alors que ce domaine ne représente qu'un aspect mineur de l'activité. Bref, la théorie actionnelle de la traduction a le mérite d'avoir mis au centre du processus les concepts d'action et de fonction, mais elle est loin d'avoir épuisé la nature protéiforme de la traduction.

3. LA THÉORIE DU SKOPOS

Le mot grec «skopos» signifie la visée, le but ou la finalité. Il est employé en traductologie pour désigner la théorie initiée en Allemagne par Hans Vermeer à la fin des années 1970. Parmi ses promoteurs, on trouve également Christiane Nord (1988) et Margaret Ammann (1990).

Du point de vue conceptuel, la théorie du skopos s'inscrit dans le même cadre épistémologique que la théorie actionnelle de la traduction, en ce sens qu'elle s'intéresse avant tout aux textes pragmatiques et à leurs fonctions dans la culture cible. Ainsi, la traduction est envisagée comme une activité

humaine particulière (le transfert symbolique), ayant une finalité précise (le *skopos*) et un produit final qui lui est spécifique (le *translatum* ou le *translat*).

Vermeer (1978) est parti du postulat que les méthodes et les stratégies de traduction sont déterminées essentiellement par le but ou la finalité du texte à traduire. La traduction se fait, par conséquent, en fonction du skopos. D'où le qualificatif de « fonctionnelle » accolé à cette théorie. Mais il ne s'agit pas ici de la fonction assignée par l'auteur original du texte source ; bien au contraire, il s'agit d'une fonction prospective rattachée au texte cible et tributaire du commanditaire de la traduction. En d'autres termes, c'est le client qui fixe un but au traducteur en fonction de ses besoins et de sa stratégie de communication.

Mais cela ne se fait pas en dehors de tout cadre méthodologique. Le traducteur doit respecter deux règles principales : l'une intratextuelle, l'autre intertextuelle. D'une part, la « règle de cohérence » qui stipule que le texte cible (*translatum*) doit être suffisamment cohérent en interne pour être correctement appréhendé par le public cible, comme une partie de son monde de référence. D'autre part, la « règle de fidélité » qui stipule que le texte cible doit maintenir un lien suffisant avec le texte source pour ne pas paraître comme une traduction trop libre.

Ces règles semblent trop générales et trop vagues. Aussi, grâce à l'apport de Katharina Reiss (1984), Vermeer parvient non seulement à préciser le fonctionnement de sa théorie mais aussi à élargir son cadre d'étude pour englober des cas pratiques et des phénomènes spécifiques qui n'étaient pas pris en compte jusque-là.

Il a intégré, en particulier, la problématique typologique de Reiss. Si le traducteur parvient à rattacher le texte source à un type textuel ou à un genre discursif, cela l'aidera à mieux résoudre les problèmes qui se poseront à lui dans le processus de traduction. Dans cette perspective, Vermeer prend en considération les types de textes définis par Reiss (informatifs, expressifs, opérationnels) pour mieux préciser

les fonctions qu'il convient de préserver lors du transfert.

Ainsi, le texte source est désormais conçu comme une « offre d'information » faite par un producteur d'une langue A à l'attention d'un récepteur de la même culture. Dès lors, la traduction est envisagée comme une « offre secondaire » d'information, puisqu'elle est censée transmettre plus ou moins la même information, mais à des récepteurs de langue et de culture différentes. Dans cette optique, la sélection des informations et le but de la communication ne sont pas fixés au hasard ; ils dépendent des besoins et des attentes des récepteurs ciblés dans la culture d'accueil. C'est le skopos du texte.

Ce skopos peut être identique ou différent entre les deux langues concernées : s'il demeure identique, Vermeer et Reiss parlent de « permanence fonctionnelle » ; s'il varie, ils parlent de « variance fonctionnelle ». Dans un cas, le principe de la traduction est la cohérence intertextuelle ; dans l'autre, l'adéquation au skopos.

La nouveauté de l'approche consiste dans le fait qu'elle laisse au traducteur le soin de décider quel statut accorder au texte source. En fonction du skopos, l'original peut être un simple point de départ pour une adaptation ou bien un modèle littéraire à transposer fidèlement. Cela signifie qu'un même texte peut avoir plusieurs traductions acceptables parce que chacune répond à un skopos particulier. En bref, le skopos est le critère d'évaluation, et sans skopos, il n'est point de traduction valide.

Cette position extrême a été critiquée parce qu'elle rompt le lien originel existant entre le texte source et le texte cible au profit exclusif de la relation *translatum-skopos*. Snell-Hornby (1990 : 84) estime que les textes littéraires – contrairement aux textes pragmatiques – ne peuvent être traduits seulement en fonction du skopos : pour elle, la situation et la fonction de la littérature dépassent largement le cadre pragmatique délimité par Vermeer et Reiss.

De plus, Newmark (1991 : 106) critique la simplification excessive du processus de

traduction et la mise en relief du skopos au détriment du sens en général.

Enfin, Chesterman (1994 : 153) fait remarquer que la focalisation sur le skopos peut conduire à des choix inappropriés sur d'autres plans : le traducteur peut forcer ses choix lexicaux,

syntactiques ou stylistiques, uniquement pour « coller » à son skopos.

Malgré ces quelques critiques, la théorie de Vermeer demeure l'un des cadres conceptuels les plus cohérents et les plus influents de la traductologie.

4. LA THÉORIE DU JEU

La théorie du jeu a été mise au point par le mathématicien John von Neumann pour décrire les relations d'intérêt conflictuelles qui ont un fondement rationnel. L'idée est de trouver la meilleure stratégie d'action dans une situation donnée, afin d'optimiser les gains et de minimiser les pertes : c'est la « stratégie minimax ». Cette théorie a été successivement appliquée à divers champs d'activité humaine, dont l'activité de traduction.

C'est l'idée d'optimisation qui a retenu l'attention des traductologues : comment aider le traducteur à optimiser le processus de décision sans perdre trop de temps ? Levý (1967) estime que la théorie du jeu peut y contribuer grandement : « La théorie de la traduction a tendance à être normative : elle vise à apprendre aux traducteurs les solutions optimales. Mais le travail effectif du traducteur est pragmatique : celui-ci a recours à la solution qui offre le maximum d'effet en fournissant le minimum d'effort. En d'autres termes, il [le traducteur] recourt intuitivement à la stratégie minimax. »

Pour illustrer son approche, Levý définit la traduction comme une « situation » dans laquelle le traducteur choisit parmi des « instructions », c'est-à-dire des choix sémantiques et syntactiques possibles afin d'atteindre la solution optimale.

Gorlée (1993) adopte la même approche mais en partant de postulats théoriques différents. S'inspirant de la notion de « jeu de langage » élaborée par Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*, elle entreprend l'étude de ce qu'elle appelle « le jeu de la traduction ».

La traduction est comparée à un puzzle puis à un jeu d'échecs : « Le jeu de la traduction est un jeu de décision personnelle fondé sur des choix rationnels et réglés entre des solutions alternatives » (Gorlée 1993 : 73).

La comparaison avec le jeu se justifie, pour Gorlée, par le fait qu'un jeu a toujours pour but de trouver la solution la plus adéquate en fonction de règles instituées pour le jeu en question. Ce rapprochement permet de mettre en lumière la dimension générique de la traduction. Comme le jeu, celle-ci présente une part d'imprécision qui possède à la fois des avantages et des inconvénients. Par exemple, l'analogie avec le jeu d'échecs permet de mettre en parallèle les règles qui le régissent avec celles qui déterminent le langage. Mais en traduction, il ne s'agit pas de « gagner » ni de « perdre » au jeu, mais de « réussir » ou d'« échouer » à trouver la solution optimale (Gorlée 1993 : 75).

Ce faisant, la théorie du jeu ne prend pas en considération les facteurs émotionnels, psychologiques et idéologiques qui peuvent interférer dans le processus de traduction, en particulier pour certains types de textes. Elle ne prend pas non plus en compte les lacunes de formation et d'information qui peuvent affecter le traducteur ou le texte. Bref, il s'agit d'une approche formelle et idéalisée de la traduction qui ne tient pas compte des contraintes, parfois aléatoires, de la réalité professionnelle.

Par ailleurs, ce qui rend problématique l'application de la théorie du jeu à la traduction, c'est l'absence de la dimension ludique

(le « jeu » justement). Il est évident que la préoccupation stratégique rend illusoire le plaisir que le traducteur ou le lecteur peut tirer d'un éventuel « jeu de la traduction ». Si l'objectif est de rechercher systématiquement la solution optimale, il est plus pertinent de restreindre cette approche à la traduction pragmatique en limitant ses modalités à certains types de textes spécialisés.

Enfin, le concept central de « stratégie » n'est pas applicable tel quel à la traduction pour la

simple raison que le traducteur ne maîtrise pas la totalité du processus. Par exemple, il n'est pas l'auteur du texte source, et ce contenu original lui échappe totalement. Il n'est pas non plus le seul récepteur du texte traduit et l'interprétation de la traduction lui échappe en grande partie puisque chaque public se l'approprie à sa manière et suivant sa culture. Tout cela fait qu'il ne peut pas fixer une stratégie globale et l'appliquer rigoureusement, sans tenir compte des paramètres influents dans le système d'accueil.

5. LA THÉORIE DU POLYSYSTÈME

La théorie du polysystème désigne le cadre conceptuel développé dans les années 1970-1980 par Itamar Even-Zohar. Celui-ci est parti du concept de « système » initié par les formalistes russes tel que Tynjanov (1929) et l'a appliqué à l'étude de la littérature considérée comme un « système de systèmes », l'objectif étant d'analyser et de décrire le fonctionnement et l'évolution des systèmes littéraires en prenant comme exemple la littérature traduite en hébreu.

Par « polysystème », Even-Zohar (1990) désigne un ensemble hétérogène et hiérarchisé de systèmes qui interagissent de façon dynamique au sein d'un système englobant (le polysystème). Ainsi, la littérature traduite ne serait qu'un niveau parmi d'autres au sein du système littéraire, lequel est inclus dans le système artistique en général, mais ce dernier fait également partie intégrante du système religieux ou encore politique. Bref, il s'agit d'un polysystème ayant des racines socioculturelles.

Au sein de ce polysystème, l'idée centrale est celle de la concurrence qui existe entre les différents niveaux ou « strates » de système. Il y a ainsi une tension permanente entre le centre et la périphérie du système, c'est-à-dire entre les genres littéraires dominants à un moment donné et ceux qui tendent à l'être. Car le polysystème littéraire regroupe aussi bien les œuvres majeures que les types textuels moins canoniques tels que les contes pour enfants ou les romans policiers traduits.

Even-Zohar analyse cette compétition entre formes littéraires en termes de principes « premiers » et de principes « secondaires » : les uns sont innovateurs, les autres sont conservateurs. Ainsi, quand une forme littéraire « première » accède au centre du système, elle tend à devenir de plus en plus figée et conservatrice, jusqu'à se faire évincer par une forme « secondaire », plus dynamique et plus novatrice, et ainsi de suite.

Appliquée aux œuvres traduites, la théorie du polysystème s'est intéressée à deux aspects : d'une part, le rôle que joue la littérature traduite au sein d'un système littéraire particulier ; et d'autre part, les implications de l'idée de polysystème sur les études traductologiques en général.

Concernant le premier aspect, Even-Zohar estime que les traducteurs ont tendance à se plier aux « normes » du système littéraire d'accueil, tant au niveau de la sélection des œuvres que de leur reformulation / écriture des traductions.

La littérature traduite occupe en général une position périphérique dans le système d'accueil, mais le degré d'éloignement du centre est variable selon les systèmes. Even-Zohar identifie trois types de situations :

1) La première est celle des « jeunes littératures » en formation : dans ce cas, la littérature traduite

tend à jouer un rôle important comme porteuse d'innovations et de repères de comparaison.

2) La seconde est celle des littératures nationales « périphériques » : dans ce cas, la littérature traduite tend à occuper une place centrale parce qu'elle émane d'une nation plus puissante et plus influente. Cela est valable aussi bien dans le domaine francophone qu'anglophone ou hispanophone.

3) La troisième est celle des littératures « en crise » : dans ce cas, la littérature traduite tend à occuper le vide laissé par les auteurs nationaux et à devenir centrale dans le champ littéraire de la langue cible.

Dans tous les cas, il s'agit d'une prise de pouvoir imprévisible et évolutive, car la littérature traduite est tributaire de la position des autres formes au sein du polysystème. Even-Zohar (1990 : 51) insiste sur ce point : « La traduction ne constitue plus un phénomène dont la nature et les frontières sont fixées une fois pour toutes, mais une activité tributaire des relations internes à un système culturel particulier. »

La théorie du polysystème conduit ainsi à considérer la traduction comme un sous-système dépendant du cadre culturel général de la société d'accueil. Elle n'est pas un système autonome ayant sa propre logique, mais elle est soumise aux interactions des autres systèmes en présence.

Cette conception de la traduction possède plusieurs implications théoriques et pratiques :

1) Le processus de traduction n'est pas envisagé comme un transfert inter-langues mais inter-systèmes. Cela signifie que la traduction s'inscrit dans un contexte socioculturel plus large et qu'il faut tenir compte de cet hyper-contexte lors du transfert.

2) Le texte/l'œuvre traduit(e) n'est pas analysé(e) en référence à la notion d'équivalence mais envisagé(e) en soi comme un objet autonome.

Il/elle est une entité à part entière qui s'inscrit dans le cadre général du système cible.

3) Les procédés de traduction ne sont pas analysés en fonction de chaque système linguistique, mais en fonction des « normes » spécifiques au contexte socioculturel au sens large (genre littéraire, idéologie dominante, contexte politique).

Ces perspectives d'étude ont été développées par Gideon Toury (1995) dans le cadre de sa traductologie descriptive. Celui-ci s'est donné pour objectif principal de rendre compte des phénomènes traductologiques de façon systématique et dans un cadre théorique unifié.

Il définit la traduction en terme de transfert et établit que toute opération de transfert comprend d'une part « un invariant sous la transformation », et d'autre part « trois configurations basiques de relations » : 1) entre chacune des deux entités et le système dans lequel elles s'intègrent ; 2) entre les deux entités elles-mêmes ; 3) entre les systèmes respectifs » (Toury 1995 : 12).

Ces trois types de relations sont interdépendants et permettent de définir la traduction comme un transfert interlingual ou plus précisément intertextuel. Toury (1995 : 14) suggère, en s'inspirant des Familienähnlichkeiten de Wittgenstein, de « penser la traduction comme une classe de phénomènes dans laquelle les relations entre ses membres s'apparentent à celles au sein d'une famille ».

Bref, la théorie du polysystème sert à développer une traductologie analytique de nature systémique. Ainsi, elle s'inscrit dans le prolongement des approches traductologiques fortement ciblées, parce qu'elle envisage la traduction de façon panoramique au sein des systèmes culturels d'accueil. Mais son analyse des rapports de force entre littératures nationale et étrangère revêt une coloration idéologique qui peut fausser la perception de la traduction en général.

6. FAITES LE POINT

Comparée à d'autres disciplines proches, la traductologie offre relativement peu de théories propres et bien établies. Dans ce chapitre, nous avons tenté de donner un aperçu des théories les plus connues et les plus influentes. Elles se distinguent essentiellement par l'aspect qu'elles privilégient dans la théorisation de la traduction. Ainsi, la théorie interprétative (École de Paris) insiste sur la prééminence du sens et de sa compréhension dans le processus de traduction. La théorie de l'action insiste sur le rôle central du traducteur comme acteur économique chargé de faire le lien entre le commanditaire et le client. La théorie du skopos part du postulat qu'il n'est point de traduction sans but précis et que la fonction du texte détermine la manière de le traduire. La théorie du jeu se focalise sur la dimension contractuelle de la traduction et insiste sur la nécessité de connaître et de maîtriser les « règles du jeu » avant de s'engager dans la traduction. Enfin, la théorie du polysystème voit la traduction comme une partie d'un tout plus englobant, le système littéraire dans son ensemble, et préconise la connaissance des « normes » qui régissent le système pour pouvoir assumer la mission de traduction dans tel ou tel polysystème.

On le voit, chacune de ces théories adopte un point de vue particulier et original, mais toutes ont le mérite d'avoir placé le processus de traduction ou le sujet traducteur au centre de leur réflexion. Elles ne s'intéressent pas prioritairement à la langue, ni au langage, ni aux signes, ni au texte, mais se focalisent sur les particularités de l'activité de traduction prise en elle-même et pour elle-même. Leur perspective est résolument et exclusivement traductologique. La plupart des auteurs de ces théories affirment d'ailleurs leur volonté d'autonomisation de la discipline et inventent, pour cela, des concepts et des méthodes propres à son développement.

Malgré le mérite indéniable de ces efforts, l'impact réel de ces théories demeure limité : d'une part, parce qu'elles sont peu connues des praticiens sur le terrain et d'autre part, parce qu'elles sont de nature explicative et ne fournissent pas aux traducteurs les méthodes auxquelles ils s'attendent. Du coup, la difficulté de leur mise en application immédiate a tendance à creuser davantage le fossé qui sépare la théorie de la pratique. Une didactique de la traduction à partir de ces théories reste à faire pour en montrer l'utilité à des traducteurs débutants ou confirmés qui recherchent souvent des « recettes » davantage que des explications abstraites.